

## **S'enrichir pendant la Grande Guerre, une anomalie complexe.**

### **L'exemple des *Profiteurs* d'Emile Barthe et des *Marchands de gloire* de Marcel Pagnol.**

par François Bouloc

#### *Introduction :*

La guerre de 14-18 nous a laissé le souvenir d'un conflit terriblement long et meurtrier, avec ses images d'Epinal : les tranchées, Verdun, les monuments aux morts... Mais cet événement militaire est aussi un temps particulier du point de vue de l'histoire sociale. Car tout le monde ne se battait pas sur le front et le monde des civils connut de nombreuses crises et tensions. Parmi les divers facteurs de trouble à l'arrière, les enrichissements découlant de la guerre se placent au premier plan. Aux récriminations de tous temps contre les favoris de la fortune, le temps de guerre vient en effet donner une ampleur singulière. Il faut bien dire que les profiteurs de guerre cumulent les éléments à charge : ils s'enrichissent *alors que* tant d'autres souffrent, meurent ou portent le deuil au nom d'une cause collective désintéressée, la défense du pays. Petits ou grands, ceux que l'on appelle aussi les « rapaces » ou les « mercantis » contreviennent aux attentes sociales de ce temps, formellement arc-boutées sur le civisme et le patriotisme.

Ces profiteurs ne sont pas seulement des « marchands de canons » ou de gros industriels. La vindicte publique s'abat aussi sur les petits bénéficiaires de la guerre, ces boutiquiers et négociants que l'on côtoie au quotidien. Les époux Ventredor, les *profiteurs* créés par Emile Barthe en 1922, sont de ceux-là. Ayant vendu au prix fort de grosses quantités de haricots secs durant la guerre, ils se sont attirés les foudres de la communauté villageoise, qui en vient à constituer un tribunal populaire devant lequel le couple est déféré contre son gré. Le procès est le lieu de débats contradictoires plaisants et pittoresques, mais pas seulement. Une gravité certaine imprègne la pièce au-delà du vaudeville et de la pantalonnade<sup>1</sup>. En dernière extrémité c'est au Soldat, spectre justicier parlant nimbé de l'autorité ultime que seule le sacrifice confère<sup>2</sup>, que reviennent l'honneur et le droit de prononcer une sentence – d'ailleurs pas si simpliste.

Cette présentation d'une œuvre du fameux auteur occitan permettra de soulever de nombreuses interrogations sur les relations sociales à l'époque, ainsi que d'ouvrir sur d'autres contextes. Le thème de l'individu obscur dont la guerre fait un profiteur est en effet de tous les pays ou presque, ainsi qu'un éclairage comparatif avec *Les marchands de gloire*, pièce de Marcel Pagnol et Paul Nivoix datant elle aussi de l'après-guerre (1925) le fera apparaître.

---

<sup>1</sup> Cette caractéristique n'est évidemment pas rare dans le théâtre de la période. Voir Chantal MEYER-PLANTUREUX (dir.), *Le théâtre monte au front*, Paris, Complexe, 2008.

<sup>2</sup> Sur le soldat comme figure symbolique, voir Jean-François JAGIELSKI, *Le soldat inconnu. Invention et postérité d'un symbole*, Paris, Imago, 2005.

## *Les heureux bénéficiaires de la guerre en accusation :*

« *Ce temps n'était pas dur à vivre pour tout le monde.*

*A l'intérieur, les fournisseurs de guerre s'enrichissaient.*

*Des fortunes sortaient rapidement de la ruine publique, comme des champignons obscènes »<sup>3</sup>.*

Ainsi que le décrit Jules Romains, la Grande Guerre est *aussi* une conjoncture économique spécifique. L'immensité des besoins des armées en campagne suscite une durable effervescence productive, commerciale et spéculative. De fortes sommes circulent, et les bonnes volontés ne manquent pas pour en tirer parti. Un tel bouillonnement d'activité est une toile de fond rêvée pour les romanciers. La figure du profiteur est en effet une matière littéraire dense et riche, du fait de la combinaison de deux caractéristiques. Premièrement, l'enrichi voit par définition son existence se transformer, ce qui est une assise solide pour l'invention et la narration de nombreuses péripéties. Deuxièmement, les mutations qu'il connaît interpellent la collectivité alentour, ce qui peut constituer la matière à des tableaux sociaux et politiques aussi divers qu'étoffés. La littérature américaine a donné des œuvres majeures usant de ces deux aspects : la trilogie *U.S.A.* de John Dos Passos, dont le dernier volet, situé dans l'après-guerre, est appelé *The Big Money (La grosse galette, 1936)*, en est un excellent exemple. Les bénéficiaires de guerre sont donc bien davantage qu'une question économique : un problème social, assurément. Car l'argent gagné devient bien vite de l'argent dépensé, souvent de façon ostentatoire, par lesdits parvenus<sup>4</sup> :

« *des ferblantiers de bourgade deviennent millionnaires en fabriquant des obus (...) depuis peu grossit, formidable, innombrable, colossale, la cohorte des nouveaux, des nouvelles riches : et celles-ci se ruent avant tout chez le pâtissier. Allez-y : fourrures de prix sur robes confectionnées, diamants sur oreilles rougeaudes, chapeaux Lewis sur chevelures à la pommade et chaussures "Incroyable" sur bas de soie, c'est, dans la pâtisserie, le rendez-vous minaudier de la cuisine enfin admise au salon »<sup>5</sup>.*

Il n'y donc rien d'étonnant à ce que les écrivains des années de guerre et d'après-guerre tels Jules Romains ou Colette se soient de diverses façons emparés du thème. Emile Barthe et Marcel Pagnol, dont il sera ici plus particulièrement question, s'inscrivent dans un sillon tracé de longue date depuis, pourrait-on dire, Aristophane (*La Paix*, 421 av. JC) jusqu'au spéculateur Saccard de *L'Argent* d'Émile Zola (1891).

## *Ventredor, le profiteur au village :*

L'œuvre d'Émile Barthe traite de divers faits de société, ou d'aspects de la vie de communautés villageoises, sur le mode du jugement. Il faut entendre par là la tradition, dont ressort en partie le charivari, de mise sur la place publique, par le biais

---

<sup>3</sup> Jules ROMAINS, *Prélude à Verdun*, in *Les hommes de bonne volonté*, III, Paris, Robert Laffont, 2003, p. 32.

<sup>4</sup> Sur le spectacle offert par les enrichis sur les boulevards et dans la vie de tous les jours, voir Pierre DARMON, *Vivre à Paris pendant la Grande Guerre*, Paris, Fayard, 2002. Un tableau ethnographique et littéraire d'une très belle plume, alerte et sensible, dans Yves POURCHER, *Les jours de guerre. La vie des Français au jour le jour, 1914-1918*, Paris, Hachette, 1994.

<sup>5</sup> Une actrice de la Comédie-Française, *La vie frivole pendant la guerre*, Paris, Flammarion, 1931, p. 54.

de la transposition artistique et théâtrale, de sujets communs sans être banals, qui se prêtent au commentaire. Des pièces telles que *Los celibataris* (1900) ou *Los avinatats* (1901) disent bien le souci de contrôle social afférent à de telles productions littéraires, destinées à être dites et jouées devant un public qui peut se sentir immédiatement concerné<sup>6</sup>. Le choix des profiteurs de la Grande Guerre est dans cet ordre d'idées tout à fait intéressant, en ce qu'il indique que le terme a pu faire partie du quotidien le plus familier des populations méridionales<sup>7</sup>. L'allocution du Président du tribunal qui sert d'entame à la pièce met clairement en lumière cet aspect<sup>8</sup> :

« *Gentas damas, mossurs, una vielhà  
abituda  
Vòl que cad país, quand ven lo carnaval,  
A l'entorn d'un procès mene un pauc de  
rambalh.  
Ai agut l'ocasion, devant de bèlas salas,  
De penchenar pas mal de brolhas  
conjugalas :  
Femnas al còr tròp larg, òmes tròp  
cancinièrs,  
Gibièr d'amor tracat per de fòls braconièrs ;  
Tot çò que se rabala, e çò que se mesprisa,  
A desfilat, cranta ans, davant ma barba  
grisa,  
E totes mos verdicts, abilament dosats,  
An tojorn plasegut, mèmes als acusats.  
Mès l'afaire de bèi sortis de l'ordinari  
E mena fòça bruch dins le clan populari :  
Car los dos acusats, d'après nòstre dossier,  
Son mai cargats de tòrts que lo miòl d'un  
faissier.  
Pareis que Ventredòr (aqueu nom ne ditz  
fòça)  
Del temps que lo país fasià tindar la cròça  
E luchava pel drech dins las nivols des Nòrd,  
Aici, dins lo Miegjorn, pareis que Ventredòr  
Batalhava, el tanben, mès d'una outra  
maniera :  
El volià pas morir mès viure de la guèrra ;  
Comerçant embuscat, aici avià bel jòc  
Per vendre res que siague, e vendre car al  
fuòc ! ».*

« Gentes dames, messieurs, une vieille coutume  
Veut que chaque pays, quand vient le carnaval,  
S'agite un peu autour d'un procès.  
J'ai eu l'occasion, devant de belles salles,  
De démêler pas mal de brouilles conjugales :  
Femmes au cœur trop large, hommes trop cavaleurs,  
Gibier d'amour traqué par des braconniers en folie ;  
Tout ce qui se vautre, tout ce qu'on méprise  
A défilé devant ma barbe grise au cours de quarante  
ans,  
Et tous mes verdicts, habilement dosés,  
Ont toujours plus, et aux accusés eux-mêmes.  
Mais l'affaire d'aujourd'hui sort de l'ordinaire  
Et fait beaucoup de bruit dans la masse populaire :  
Car les deux accusés, d'après notre dossier,  
Sont chargés de plus de torts que le mulet d'un  
portefaix.  
Il paraît que Ventredor (ce nom en dit beaucoup)  
Du temps que le pays faisait retentir la crosse  
Et luttait pour le droit dans les brumes du Nord,  
Ici, dans le Midi, il paraît que Ventredor  
Bataillait, lui aussi, mais d'une autre façon :  
Il ne voulait pas mourir mais vivre de la guerre ;  
Commerçant embusqué, il avait ici beau jeu  
Pour vendre n'importe quoi, et vendre cher au plus  
offrant »<sup>9</sup>.

Le jugement relève donc de la tradition populaire carnavalesque, c'est-à-dire à la fois grotesque et très sérieuse puisqu'il traite sur le mode de la farce et de la satire un sujet des plus graves. On sait qu'avant le déclin de l'époque moderne, les carnivals, charivaris, et autres fêtes des fous étaient des pratiques populaires festives et outrancières chargées d'une signification sociale capitale. Dans la société médiévale si strictement hiérarchisée, il était tout sauf anodin de renverser les positions de l'ordre établi, de moquer les dignitaires (seigneurs, évêques, notables...) comme cela se

<sup>6</sup> Émile BARTHE, *Los Profitaires (Les profiteurs)*, Paris, Collection des Amis de la Langue d'Oc de Paris, 1969. Je m'appuie ici sur les éléments recueillis dans la préface, pp. 7-12.

<sup>7</sup> Sur le Midi dans la guerre, voir *Annales du Midi*, n°232, oct.-déc. 2000 et n°262, avril-juin 2008.

<sup>8</sup> *Los Profitaires...*, op. cit., p. 31-32.

<sup>9</sup> *Ibid.*, op. cit., p. 30-31.

faisait dans les spectacles et défilés<sup>10</sup>. En affirmant à la toute fin de la pièce le nécessaire châtiment du profiteur Ventredor, la communauté villageoise réunie se range derrière une forme assagie et légaliste d'une autre coutume carnavalesque, celle consistant à brûler en effigie le roi et la reine de la fête – rôles indiscutablement tenus par le riche Ventredor et sa femme chamarrée de bijoux. Car au XX<sup>e</sup> siècle comme au XV<sup>e</sup>, il apparaît comme néfaste que les équilibres installés d'une communauté soient trop violemment bousculés<sup>11</sup> :

« GINGASSA

*D'èstre tròp riche, aquò le rend bèstia ; tanben,  
Digus dins lo país vos'n dirà pas de ben ;  
Despuèi que s'es coflat coma una botariga  
Se pren per l'argentier de mossur Lagarriga.  
E son flambèu de femna ! Agachatz s'es permés  
De veire una dondon acotrada coma es !  
Aquò que i a cinc ans rabalava la grola  
Sens aveire una trufa a metre dedins l'ola !*

LO PRÉSIDENT

*Gingassa, es plan polit tot çò que nos disetz,  
Mès nos apren pas tròp per de qué li'n volètz.*

GINGASSA

*Vos o dirai sulcòp. Li'n vòli, d'abord una,  
D'aveire pas volgut seguir la lei comuna,  
Car me sembla pas vrai, per milhor traficar,  
Qu'un francés qu'es francés pòsque se fa  
embuscar.*

*Es gràcia an aquo sol qu'a poscut, sens vergonha,  
S'engraissar sens dangèrs a la fièra d'emponha.  
Sabi que lo falgèl...*

LO PRÉSIDENT, l'interrompt

*Doçament, doçament !*

*Se governàvetz, vos, seriàtz pas de bon faire !*

GINGASSA

*Vos mostrarià consi se gimbla un profitaire ».*

« GINGASSE

*D'èstre tròp riche cela le rend bête ; aussi,  
Personne dans le pays ne vous en dira du bien ;  
Depuis qu'il s'est gonflé comme une vessie  
Il se prend pour l'argentier de monsieur  
Lagarrigue.*

*Et son flambeau de femme ! Regardez, s'il est  
permis*

*De voir une dondon accoutrée comme elle l'est !  
C'est ça qui traînait la savate il y a cinq ans  
Sans avoir une pomme de terre à mettre dans la  
marmite !*

LE PRÉSIDENT

*Gingasse, tout ce que vous nous dites est bien joli,  
Mais ne nous apprend pas trop pourquoi vous lui  
en voulez.*

GINGASSE

*Je vous dirai tout de suite. Je lui en veux, d'abord,  
Pour n'avoir pas voulu suivre la loi commune,  
Car il ne me semble pas vrai que, pour mieux  
trafiquer,*

*Un vrai Français puisse se faire embusquer.*

*Ce n'est que grâce à cela qu'il a pu, sans vergogne,  
S'engraissier sans danger à la foire d'empoigne.*

*Que ne suis-je quelque chose dans le  
gouvernement ?*

*Je sais que le fouet...*

LE PRÉSIDENT, l'interrompt

*Doucement, doucement !*

*Si vous gouverniez, vous, vous ne seriez pas  
commode !*

GINGASSE

*Je vous montrerais comment on rosse un  
profiteur»<sup>12</sup>.*

## *La défense de Ventredor :*

Quel que soit le contexte, il est rare qu'une mise en cause reste sans réponse. Dans le cas de la dénonciation des profiteurs de la guerre, ceux qui s'avèrent être rangés au banc d'infamie n'acceptent pas, en général, de s'y trouver. Je ne fais là que signaler une évidence, ce qui se justifie par l'importance des implications de celle-ci. Les contre-feux dressés par les bénéficiaires de la guerre constituent en effet un discours

<sup>10</sup> Voir Jacques HEERS, *Fêtes des fous et carnivals*, Paris, Hachette, 2007, [1983] ; Mikhaïl BAKHTINE, *L'œuvre de François Rabelais et la culture populaire au Moyen Âge et sous la Renaissance*, Paris, Gallimard, 2006, [1970].

<sup>11</sup> *Los Profiteires...*, op. cit., p. 70-71.

<sup>12</sup> *Ibid.*, p. 70-71.

de légitimation d'une grande richesse, produit à tous les niveaux de la sphère économique, depuis la grande entreprise jusqu'au petit commerçant<sup>13</sup>.

Faisant face à une hostilité compacte, Ventredor adopte une défense articulée autour de plusieurs arguments. Il assume tout d'abord le fait de n'avoir jamais porté les armes : « *bien que je sois, messieurs, un parfait patriote, je n'ai jamais porté ni képi ni capote* » (p. 33). Cet aveu n'est pas un début de reconnaissance de culpabilité. Au contraire, c'est un moyen de poser le premier jalon de sa ligne de défense. Puisque ce qu'on lui reproche, en définitive, ce sont ses activités pendant la guerre, il peut arguer de ce qu'il a simplement fait « *son métier* » (p. 37), c'est-à-dire « *négociant en haricots secs* » (p. 39) : « *j'ai brassé du commerce, j'ai acheté, revendu* » (p. 39), précise-t-il. Rien que de très banal en somme, d'où cette idée de l'absurdité des accusations à son égard. La pertinence du propos trouve cependant ses limites assez vite : pendant la Grande Guerre, continuer à faire sa vie et ses affaires comme à l'accoutumée est en soi une situation anormale...

Ventredor s'appuie également sur le service de l'intérêt général qui a selon lui caractérisé son action : « *mes clients, d'ailleurs, pour vivre en pleine crise, ne regardaient pas au coût : ils voulaient de la marchandise, et je peux me vanter que, chère ou bon marché, personne à ma maison n'en a jamais manqué* » (p. 39). Précisément, selon Gingasse, un communiste lui vouant une haine féroce, la qualité des haricots de Ventredor était plus que douteuse. Dans la veine grotesque et populaire, rabelaisienne pour tout dire, qui est celle de la tradition carnavalesque évoquée plus haut, Gingasse ne manque pas de préciser que lesdits féculents, très durs, avaient en sus la fâcheuse propriété de provoquer de terribles flatulences à leurs infortunés mangeurs<sup>14</sup> :

« *Per las faire crebar las metiàm l'abans-velha,  
E lo topin, sul fuòc empusat nuèit e jorn,  
Fasià de rotlaments coma los d'un tambor.  
E quand las servissiàtz !... Dins un fusil de çaça,  
A vint mètres n'auriatz tuat una becassa !  
N'avià pas jamai vist d'aquela qualitat ;  
Calià per las manjar, n'engolir la mitat ;  
M'es arribat, mossurs, de ne far totas crusas.  
Puèi, vos cresiàtz al mièg d'un camp de mitrailhusas ;  
S'aviàtz ausit aquò, lo ser, après sopar,  
Era pire qu'al front ! »*

« Pour les ramollir, nous les mettions à cuire l'avant-veille,  
Et le pot, sur le feu attisé nuit et jour,  
Faisait des roulements comme ceux d'un tambour.  
Et quand vous les serviez ! Dans un fusil de chasse,  
Vous auriez tué une bécasse à vingt mètres !  
Je n'en avais jamais vu de cette qualité ;  
Il fallait, pour les manger, en avaler la moitié ;  
Il m'est arrivé, messieurs, d'en faire tout crus.  
Ensuite, vous vous croyiez au milieu d'un champ de mitrailleuses ;  
Si vous aviez entendu ça, le soir, après souper,  
C'était pire qu'au front ! »

Tout naturellement, au vu des réalités vécues de l'inflation pendant le conflit, Émile Barthe place dans la bouche des parties civiles la description de Ventredor en suppôt

<sup>13</sup> Je me permets ici de renvoyer le lecteur aux chapitres 9 et 10 de mon ouvrage *Les profiteurs de la guerre*, Paris, Complexe, 2008 : « La défense patronale contre l'impôt de guerre, une rhétorique antisociale » (pp. 219-243) & « Le libéralisme comme enjeu principal : la mobilisation introuvable du patronat français » (pp. 245-261).

<sup>14</sup> *Los Profitaires...*, op. cit., p. 74-75. Sur un autre plan, mais dans le même registre comique, on apprend dans le cours des débats que Mme Ventredor a couché avec le chef de gare afin d'obtenir des facilités pour le transport des précieux haricots secs... Les relations entre les sexes sont un autre des versants de la vie que les guerres du XX<sup>e</sup> siècle ont remodelé, je renvoie à François ROUQUET, Fabrice VIRGILI, Danièle VOLDMAN, *Amours, guerres et sexualités, 1914-1945*, Paris, Gallimard & B.D.I.C., 2007 (très beau catalogue d'une exposition tenue à l'Hôtel des Invalides en 2007).

de la vie chère. En plus d'avoir mis sur le marché et dans les assiettes de mauvais haricots, l'épicier les aurait-il vendus à un prix excessif ? À cette attaque, le commerçant fait une réponse mâtinée de bon sens et de cynisme : « *Se pòt ! Mès quand òm mena un parèlh trimbalòt es forçat que quicòm demòre per las patas / C'est possible ! Mais quand on mène une telle activité il est naturel qu'il reste quelque chose dans les pattes* »<sup>15</sup>.

Ce caractère « naturel », guerre ou pas, des gains du commerçant ou de l'industriel est âprement défendu pendant la guerre pour contrer la vindicte publique. Dans cet ordre d'idées, Ventredor insiste sur la distinction à opérer entre les négociants sans histoires, comme lui, et les courtiers marrons ou intermédiaires véreux qui pullulent dans les filières de l'économie de guerre, contractant de gros marchés de fournitures pour prélever des commissions sans réelles justifications. Ventredor, pas plus que l'ensemble des milieux économiques, ne veut être confondu avec de tels aigrefins<sup>16</sup> :

« *Cal pas me compara, pasmens, als scelerats  
Que se son fauflilhats, gràcia a de complesenças,  
Al Ravitalhamant o dins las Intendenças,  
E que, per se romplir juscas a ne petar,  
Dedins la caissa negra an posat sens comptar.  
Que tancetz coma cal tota aquela racalha,  
O compreni ! Mès ieu sòi pas una canalha :  
Ai fach onestament mon comèrce, en plen jorn* ».

« Il ne faut tout de même pas me comparer aux scélérats  
Qui se sont fauflilés, grâce à des complaisances,  
Au Ravitaillement ou dans les Intendances,  
Et qui, pour se remplir jusques à en crever,  
Ont puisé sans compter dans la caisse noire.  
Que vous tanciez comme il convient toute cette racaille,  
Je le comprends ! Mais je ne suis pas une canaille, moi :  
J'ai fait honnêtement mon commerce, en plein jour ».

Ce procédé consistant à bannir les supposés vrais coupables se rencontre fréquemment dans la période. Si bien qu'à un certain point il tourne à vide : le profiteur, l'embusqué<sup>17</sup>, le mauvais patriote c'est en fin de compte toujours l'autre. Un tel discours perd du coup sa force de description et d'explication, pourtant effective de prime abord. Sentant peut-être cette faiblesse, ou bien faisant feu de tout bois quand l'heure du châtiment approche, Ventredor ne manque d'ailleurs pas de se contredire dans la suite de sa tirade<sup>18</sup> :

« *Vesi venir lo còp, botatz, sòi pas capbord :  
Per porre morrejar dedins nòstres affaires  
La justícia pretend que sèm de profitaires.  
Mès en guèrra, mossurs, sens èstre intelligent,  
I aviá qu'a se baissar per ramassar d'argent ;  
Per vendre res que siague èra pas dificile ;  
A mens d'èstre un feniant a d'èstre un imbecile*

« Je vois venir le coup, allez, je ne suis pas un niais :  
Pour pouvoir fourrer le nez dans nos affaires  
La justice prétend que nous sommes des profiteurs.  
Mais en temps de guerre, messieurs, sans être intelligent,  
Il n'y avait qu'à se baisser pour ramasser de l'argent ;  
Pour vendre n'importe quoi ce n'était pas difficile ;  
A moins d'être un fainéant ou d'être un imbécile  
Chacun, ou peu s'en faut, en a plus qu'il n'en avait ».

<sup>15</sup> *Los Profitaires...*, op. cit., p. 38-39

<sup>16</sup> *Ibid.*, p. 40-41.

<sup>17</sup> Voir Charles RIDEL, *Les embusqués*, Paris, Armand Colin, 2007.

<sup>18</sup> *Ibid.*, p. 40-41.

*Tot lo monde a pauc près n'a mai que çò  
qu'aviò ».*

Ainsi, après avoir cherché à se distinguer des escrocs, Ventredor tente par une pirouette de renvoyer la balle aux accusateurs, intimés de se regarder en face et de choisir leur camp, celui des profiteurs, ou des “fainéants” et “imbéciles”.

### *La justice rendue par le soldat de retour du front :*

*« Et si on lui avait susurré [au diable] que dès la première année de la guerre – où il a envoyé les peuples, abécédaire à la main, afin qu'ils exécutent ses affaires avec plus de cœur – (...) les trafiquants en viande, en sucre, en alcool à brûler, en fruits, en pommes de terre, en beurre, en cuir, en caoutchouc, en charbon, en fer, en laine, en savon, en huile, en encre, en armes seraient dédommagés au centuple de la dépréciation du sang d'autrui, le diable lui-même se serait prononcé en faveur d'une paix par renonciation ! Et c'est pour ça que vous avez rampé pendant quatre ans dans la gadoue »<sup>19</sup>.*

La colère des soldats devant le spectacle offert par une partie de l'arrière trouve ses racines dans les épreuves subies, souffrances sur lesquelles l'arrière s'est insuffisamment aligné. Cette légitimité écrasante du jugement combattant a connu bien des avatars littéraires, parmi lesquels *Le Réveil des morts* (1923) de Roland Dorgelès fait figure d'archétype. Le célèbre auteur des *Croix de bois* (1919) avait passé du temps après-guerre sur le Chemin des dames, et c'est ce lieu tragique qu'il choisit pour une intrigue axée sur les grandeurs et les bassesses de la reconstruction. Au terme du récit, le personnage principal fait un rêve dans lequel les morts de la guerre sortent de la terre picarde et entament une longue marche vers Paris – le Palais-Bourbon plus exactement... Pour les sacrifiés, l'heure est venue de remettre toutes les pendules à l'heure : ils châtient pêle-mêle les profiteurs, les embusqués, les femmes volages... et finissent par imposer de vraies mesures en faveur des anciens combattants à un corps législatif terrifié.

Avoir rampé quatre ans dans la boue des tranchées donne des droits, une légitimité pour délivrer des sentences : précisément ce que l'ultime personnage de la pièce de Barthe, le Soldat, vient faire en s'imposant dans les débats de la petite assemblée, qui avait au vrai bien de la peine à demeurer au degré de solennité requis (les histoires et querelles locales ayant vite fait de refaire surface au cours des débats).

*« Nos demandam, mossurs, ambe totes mos fraïres,  
Se nos sèm pas batuts que per de profitaires  
E s'es pas per romplir tot just de còfres-fòrts  
Qu'un milhion e demi de franceses son mòrts.  
Podètz jutjar, d'après lo flagèl que brandissi,  
Qu'es sacrada, mossurs, la mission qu'accomplissi ;  
Car es pas l'azard sol que me mena onte vòu :  
Sabia que Ventredòr, coma totes o fòu,  
Devia bèi ensajar de blanchir sa codena ;*

*« Nous nous demandons, messieurs, avec tous nos frères,  
Si nous ne nous sommes battus que pour des profiteurs  
et si ce n'est pas seulement pour remplir des coffres-  
forts  
Qu'un million et demi de Français sont morts.  
Vous pouvez juger, par le fouet que je brandis,  
Qu'elle est sacrée, messieurs, la mission que  
j'accomplis ;*

<sup>19</sup> Karl KRAUS, *Les derniers jours de l'humanité*, Marseille, Agone, 2005, [1919], p. 650.

*Coma es mai mascarar qu'una vièlha padena,  
Podriàtz vos escriamar per lo faire lusir ;  
Vos seria defendut, mossurs, d'i reussir.  
Brisatz donc al pus lèu dins un còp de tonèrra  
totes los Ventredòrs qu'a congriat la guèrra,  
E purgatz lo país d'aqueles pervenguts  
Que de cò qu'an raubat tòcan los revenguts !  
Siaguetz fèrmes. Tustatz, tustatz coma d'asclaires.  
Vos cal desprofitar totes les profitaires ;  
Cal que tònnen crachar tot l'argent qu'an raunhat »*

Car ce n'est pas le hasard seul qui me conduit où je vais :  
Je savais que Ventredor, comme ils le font tous,  
Devait tenter aujourd'hui de blanchir sa couenne ;  
Comme il est plus noirci qu'une vieille poêle,  
Vous pourriez vous escriamer à le faire luire ;  
Il vous serait impossible, messieurs, d'y réussir.  
Brisez donc au plus tôt, dans un coup de tonnerre,  
Tous les Ventredor qu'a produit la guerre  
Et purgez le pays de ces parvenus  
Qui touchent les revenus de ce qu'ils ont volé !  
Soyez fermes.  
Frappez, frappez comme des fendeurs de bois.  
Il vous faut déprofiter tous les profiteurs ;  
Ils doivent recracher tout l'argent qu'ils ont rogné »<sup>20</sup>.

Le problème est par là ramené à ses caractères primordiaux, limpides a-t-on envie de dire. Du point de vue de la justice combattante, si le scandale est double, la solution est une. Les profiteurs ont gagné de l'argent pendant que les soldats étaient sur le front et ils sont insuffisamment poursuivis ? Qu'à cela ne tienne, il suffit de *desprofitar totes les profitaires* – formule admirable – vite et bien. Des principes à la réalité les choses ne sont toutefois pas si simples, hélas, même s'il faudrait en la circonstance beaucoup de condescendance pour renvoyer les combattants à des discours plus mesurés. La distance dans l'analyse induite par le travail historique autorise cependant à réfléchir, en dernier lieu, sur les ambivalences de *tous vis-à-vis* des valeurs civiques mises en avant durant la guerre.

## **Un reflet de Ventredor : l'irrésistible ascension de M. Bachelet**

La pièce *Les marchands de gloire*, créée en 1925, est dûe à la combinaison de deux talents littéraires, ceux de Marcel Pagnol et de Paul Nivoix, amis d'enfance montés à Paris pour réussir dans les lettres et le spectacle. Elle a pour thème l'ascension de M. Bachelet, un amer fonctionnaire subalterne de sous-préfecture en fin de carrière qui, au dernier acte, devient député. Si l'avancement de M. Bachelet n'a jamais été à la hauteur de ses capacités, c'est qu'il n'a jamais daigné s'avilir aux courtisaneseries qui auraient pu lui apporter les bonnes grâces de ses supérieurs. Cette dignité cher payée, jusque là sans failles, va être mise à rude épreuve du fait de la guerre.

Son fils Henri est en effet sous les drapeaux, et la pièce s'ouvre sur l'attente inquiète d'une lettre. Suit la visite d'un profiteur de guerre, Berlureau, qui lui propose d'obtenir une affectation dans ses ateliers pour son fils, en échange de trafic d'influence sur les attributions de marchés de viandes en gros. Bachelet refuse, outré :

« [Berlureau] *On se rend service mutuellement, et voilà tout ! Réfléchissez un peu ; pensez à ce garçon dont la vie est continuellement en danger... Votre fils, votre enfant... (...)* [Bachelet] *Spéculer sur la tendresse d'un père pour une misérable affaire de viande... Allez vous-en, allez vous-en ! Vous n'êtes qu'un salaud »*<sup>21</sup>.

Mais ici, Mme Bachelet n'est pas du tout d'accord avec la réponse idéaliste de son mari :

<sup>20</sup> *Los Profitaires...*, op. cit., p. 138-139.

<sup>21</sup> Marcel PAGNOL, Paul NIVOIX, *Les marchands de gloire*, Paris, Fallois, « Fortunio », 2008, [1925], p. 25.



« [Mme Bachelet] Ça t'a servi à quoi, de faire le grand honnête homme ? [Bachelet] À garder ma propre estime [Mme Bachelet] Et où ça t'a mené, ta propre estime ? À rester sous-chef de bureau à cinquante ans, pendant que de plus jeunes te passaient sous le nez ! Bertrand est chef de cabinet du préfet, Bardier est chef de division, Pijotard vient d'être nommé sous-préfet. Et toi ? (...) La médiocrité de notre vie, voilà trente ans que je la supporte sans mot dire... Je veux bien continuer à faire ma vaisselle, à reprendre de vieilles chaussettes et à préparer du hachis Parmentier. Mais maintenant qu'il s'agit de la vie de mon fils, je ne marche plus »<sup>22</sup>.

La guerre amène donc des tensions dans les équilibres installés, qu'ils soient géopolitiques ou domestiques... rien qu'on ne sache déjà, mais ce premier point de désaccord est intéressant en ce qu'il ouvre, dans une trame dramatique réussie, sur une autre visite, celle d'un gendarme qui apporte la nouvelle de la mort du fils à Verdun<sup>23</sup>.

Le deuxième acte s'ouvre sur le même appartement, désormais richement décoré. Bachelet est devenu Président de la Société des Parents de Morts au Champ d'Honneur, et est à ce titre sollicité par les candidats aux élections législatives. Ceux-ci font si bien qu'ils finissent par le convaincre de se lancer dans la course avec eux. Il croise alors son ami Grandel, instituteur désabusé, père d'un mort à la guerre aussi, qui demande une retraite anticipée : « [Grandel] Oh ! La Patrie, pour ce qu'elle en fait des enfants, ce n'est peut-être pas la peine de les former [Bachelet] Voilà une parole tragique ! Tu ne crois plus à la Patrie ? [Grandel] Toi, tu y crois depuis qu'elle t'a pris ton fils [Bachelet] J'ai accepté le sacrifice. Je le lui ai donné »<sup>24</sup>.

Ce bref échange est une croisée des chemins. Il nous montre comment face à une même expérience, la mort du fils à la guerre, deux façons d'endosser et de vivre le deuil sont possibles<sup>25</sup>. La première, celle de Grandel, est celle de la tristesse infinie et du retrait de la vie sociale – ce qui n'est certes pas rien pour un instituteur de la III<sup>e</sup> République... La patrie a pris la vie de l'enfant aimé, rendant impossible le patriotisme. À cette voie dure et froide s'oppose terme à terme celle empruntée par Bachelet, nimbée d'acceptation et de résilience opportune. Ici, en effet, le deuil devient le moyen d'intégrer pleinement ce corps social, que l'on respecte d'autant plus que l'on a consenti à lui donner la chair de sa chair. On pourrait comparer cette dichotomie à celle observable au sein des vétérans de 14-18 eux-mêmes. L'écart entre ceux qui militèrent dans les associations locales d'anciens combattants et ceux qui allèrent jusqu'à refuser de demander la carte du combattant n'est-il pas du même ordre que le fossé qui s'est creusé entre les vieux amis Bachelet et Grandel ?

Toujours serré de près par la clique des politiciens locaux, Bachelet refuse dans un premier temps l'offre qui lui est faite de figurer sur leur liste électorale : « *je me demanderais si la mort glorieuse de mon fils n'a pas servi mon ambition* »<sup>26</sup>, leur signifie-t-il ainsi. Il finit par se laisser convaincre de se présenter à la députation lorsque ses rusés interlocuteurs font valoir le dévouement et le don de soi inhérents à

---

<sup>22</sup> *Ibid.*, p. 27.

<sup>23</sup> Le choix de cette bataille emblématique n'est bien sûr pas fortuit : elle symbolise dans le discours officiel toute la Grande Guerre des Français. Pour une mise au point à ce sujet, voir Malcolm BROWN, *Verdun, 1916*, Paris, Perrin, 2006.

<sup>24</sup> *Les marchands de gloire*, op. cit., p. 46.

<sup>25</sup> Sur le deuil et la Grande Guerre, voir Jay WINTER, *Entre deuil et mémoire : La Grande Guerre dans l'histoire culturelle de l'Europe*, Paris, Armand Colin, 2008.

<sup>26</sup> *Les marchands de gloire*, op. cit., p. 67.

l'exercice d'une fonction publique : « *Messieurs, je n'avais pas envisagé la question sous cet angle, et il est certain que si je croyais qu'il s'agit d'un sacrifice personnel, je suis capable de le faire...* »<sup>27</sup>.

Mais le mort glorieux, centre de toutes les attentions des aspirants députés, va se montrer des plus récalcitrants. Impossible, déjà, de trouver une lettre franchement patriotique de sa part pour répondre aux attaques des adversaires qui publient une lettre d'Henri dans laquelle il s'en prend aux embusqués et aux profiteurs, et dit se battre « *avec le trouillomètre à zéro, et la rage au cœur* »<sup>28</sup>. Pire, il n'est en fait pas mort, et *Les marchands de gloire* trouvent là leur lieu de comparaison franche avec *Profiteurs*, puisque là aussi le soldat fait irruption chez les vivants. Sous les décombres de Verdun, Henri Bachelet a été confondu avec un autre. Grièvement blessé, amnésique<sup>29</sup>, il lui faut des années pour revenir chez lui, et apprendre que sa femme s'est remariée, et que son père est à la tête de ceux qu'il appelait les patriotards pendant la guerre. Pour ces derniers, il n'est absolument exclu qu'Henri réapparaisse en vie juste avant les élections : Bachelet ne serait plus, de ce fait, le père du héros, et toute la stratégie de campagne tomberait à plat...

En homme riche de savoir s'adapter aux circonstances, c'est Berlureau qui va avoir la bonne idée, en proposant à Henri de prendre une autre identité (en falsifiant les registres d'état civil où figure un René Bachelet mort à six mois), et de travailler pour ses affaires :

« *Eh oui ! Le sergent Bachelet a une réputation grandiose, une situation morale énorme. Mais s'il sort du cimetière, il est mort ! Ressusciter aujourd'hui, c'est non seulement commettre un parricide, mais un suicide. Le suicide d'un mort glorieux !* »<sup>30</sup>.

Henri accepte, en négociant très âprement ses conditions financières et avantages. Avant cela, il demande quand même des comptes à son père quant à ses principes, ses espoirs déçus, sa vie médiocre, et tout ce qui a été rendu possible par la pseudo-mort du fils au champ d'honneur :

« *Je te retrouve bien changé... / Peut-être, mais je ne suis pas le seul. La guerre ne tue pas que des hommes. Elle supprime aussi des façons de vivre et de penser / (...) j'ai été assez étonné en lisant les journaux. On dirait qu'ils sont écrits par des canailles pour tromper des imbéciles / Si tu parles de politique, évidemment. Mais sur ce chapitre, je ne sais pas si les gens d'autrefois étaient tellement plus honnêtes... Ceux d'aujourd'hui sont peut-être moins hypocrites, et les petites gens ont découvert ce qu'ils ignoraient : ils se sont vite mis au pas / Et c'est ce que tu as fait. / Pourquoi pas ? Je ne suis pas un saint* »<sup>31</sup>.

---

<sup>27</sup> *Ibid.*, p. 72.

<sup>28</sup> *Ibid.*, p. 96.

<sup>29</sup> Pagnol et Nivoix emploient ici des éléments de la fameuse affaire de "l'amnésique de Rodez", troublante histoire d'un soldat sans nom dans lequel nombre de familles de disparus voudront voir le fils ou le mari dont la mort n'a jamais été confirmés. Voir Jean-Yves LE NAOUR, *Le soldat inconnu vivant*, Paris, Hachette, 2002.

<sup>30</sup> *Les marchands de gloire*, op. cit., p. 170.

<sup>31</sup> *Ibid.*, p. 178

## Conclusions :

### Le combattant juge suprême et homme comme les autres

*« si tu me demandais qui nous méprisons et haïssons le plus, qui nous châtierons avec le plus de joie, je te dirais : d'abord les profiteurs de guerre, les mercantis de tout poil, et sur le même rang les patriotes professionnels, les bourreurs de crâne, les littérateurs qui mettent tous les matins leurs pantoufles rouges pour manger du boche »<sup>32</sup>.*

*« mon coin des Landes s'était, lui aussi, arrangé de la catastrophe. Un futur député, homme d'affaires plus que suspect, très bien avec les ministres, multipliait les embusquages... Le bois se vendait à des prix fabuleux... Les cultivateurs tiraient une fortune de leur maïs (...) avec ma faible santé, je ne pus supporter le contact des hommes ni songer à les redresser ; je me laissai vivre, persuadé que j'avais rempli mon devoir au-delà du possible »<sup>33</sup>.*

Le jugement est l'élément qui rapproche les œuvres de Barthe et Pagnol-Nivoix (et bien d'autres, comme le laissent deviner les deux citations ci-dessus), ce qui semble permis par la limpidité du fond de l'affaire : au fond, tout le monde peut trouver anormal de profiter de la guerre. Ce n'est qu'une fois passé le cap de cette évidence première que les ambiguïtés et les contradictions s'invitent à la table de l'analyse. Car les pièces de Barthe et Pagnol se rejoignent au final sur ce froid constat de la corruption qui perdure malgré tout. Le profiteuse ne se repent pas. Ventredor est-il condamné par le tribunal à être spolié de tous ses gains acquis pendant la guerre ? : « *anarem en apèl* » répond-il, bravache, au juge<sup>34</sup>. Chez Pagnol et Nivoix, les rangs de la confrérie des larrons Bachelet et Berlureau sont en définitive rejoints par le fils du premier, qui finit par accepter la perte de sa véritable identité pour revêtir celle d'un jeune ambitieux, que Berlureau le tourneur d'obus va lancer dans les affaires.

Mais cette question de jugement est peut-être un peu plus trouble qu'elle n'en a l'air. Au départ, tout se passe en effet comme si le cas des profiteurs devait être examiné à la lumière des conceptions et des repères d'avant-guerre, un peu comme si l'événement n'avait pas eu lieu. Pourtant, il n'est question de profiteurs que parce que des hommes meurent en masse, qu'il y a l'angoisse, le deuil, les difficultés de ravitaillement. Et ces expériences vécues changent les comportements, la relation aux autres. Prosaïquement, si la fraternité entre combattants est chose assez naturelle, au sein d'une longue file d'attente ce n'est pas forcément aussi vrai. Là aussi de la suspicion et de l'égoïsme s'installent, comme l'extrait suivant nous le donne à penser :

*« Mais le monde est ainsi fait de nos jours, Friedrich, ils ne te laisseront pas tranquille. Avant, chacun allait acheter son pain, ses croissants, sa viande, le gâteau du dimanche, à sa guise. Qui s'occupait de l'assiette du voisin ? Et on ne supportait pas que celui-ci fourre son nez dans votre porte-monnaie. Aujourd'hui... c'est le journal qui m'indique à partir de quand mes tickets sont valables, alors on fait la queue, on discute et, naturellement, on cherche à savoir qui le boulanger favorise, pourquoi ce boulanger-ci a tel pain et pourquoi*

---

<sup>32</sup> ROMAINS (J.), *Verdun*, in *Les hommes de bonne volonté*, 4 vol., III, Paris, Robert Laffont, « Bouquins », 2003, p. 304.

<sup>33</sup> ROSNY (J.-H. Jeune), *Mimi, les profiteurs et le poilu*, Paris, Calmann-Lévy, 1919, p. 30-31.

<sup>34</sup> BARTHE, *op. cit.*, p. 164.

*le voisin, deux rues plus loin, tel autre. Ce n'est pas bien beau, Friedrich. C'est un tout autre monde »<sup>35</sup>.*

C'est là la toile de fond des comportements égoïstes qui foisonnent. Dans un climat d'une telle lourdeur, les individus accablés des mille difficultés du quotidien cherchent évidemment des solutions qui ne sont, ne peuvent pas être, collectives ou solidaires.

Appliquer de façon radicale le paradigme du sacrifice combattant comme étalon moral, c'est se trouver confronté à une interrogation nihiliste, une impasse : qui, parmi ceux qui ne sont pas morts, n'a pas profité de la guerre ? Avoir retiré non pas même des bénéfices substantiels, mais simplement sa vie, son cœur qui bat et son existence qui continue, telle une barque que l'on tâche de mener au mieux, n'est-ce pas déjà insupportable en regard des champs de croix du Nord-est ? Le profiteuse de guerre ne constitue pas en soi le malheur des temps. Il ne fait que donner à celui-ci un singulier relief.

P.S. : Ce texte est repris d'une intervention à une journée d'études organisée par la dynamique Association des Amis de Montagnac (34) en octobre 2009. Elle a édité sous forme d'ouvrages ou à travers son *Bulletin* plusieurs témoignages de la Grande Guerre (pour tout renseignement, il est possible de contacter M. André Nos : [andre.nos@orange.fr](mailto:andre.nos@orange.fr)) :

- André NOS, « Etat des morts pour la France en 14-18 », *Bulletin Amis de Montagnac (BAM)*, 17.
- André NOS, « Témoignages de combattants », *BAM*, 17.
- André NOS, « La vie à l'arrière en 14 », *BAM*, 17.
- J. SALVAING, « La courte de guerre de deux officiers », *BAM*, 17.
- « Les prisonniers de la guerre de 14 », *BAM*, 18.
- Jean PINCHARD, « Souvenirs d'enfant (1914) », *BAM*, 18.
- Jean BEC « Ma campagne 14-18 » [notes journalières, cf. [Dictionnaire des témoignages CRID](#)], *BAM*, 50-51.
- Clément PERNS, « Poésies patoises d'un combattant de la guerre de 14 ou comment déjouer la censure », [avec traduction française], *BAM*, 56.
- Justin BELLET, *Ma guerre de 14*, Éditions les Amis de Montagnac, 2009, 320p, 15 €.

---

<sup>35</sup> Alfred DÖBLIN, *Novembre 1918, une révolution allemande*, II, *Peuple trahi*, Marseille, Agone, 2009, [1949-1950], p. 117. Citer ce grand auteur allemand, trop méconnu jusqu'à présent en France, est l'occasion de souligner que sur des questions telles que celle traitée dans cet article, les réalités transcendent bien souvent les frontières. (Je signale au passage que les éditions Agone ont entrepris une traduction de l'œuvre d'Alfred Döblin, actuellement en cours : <http://atheles.org/agone/>).